

JEAN COULONVAL

*** SYNTHÈSE ET TEMPS NOUVEAUX ***

Tous droits réservés pour tous pays.

© 1979 Jean Coulonval

Librairie René Girard, Lille.

POUR INTRODUIRE A LA CONNAISSANCE D'UN AUTRE ORDRE

Le message de Jean Coulonval sera, je le souhaite, examiné avec attention et respect par les philosophes et les théologiens. C'est d'un autre point de vue, celui de l'énigme psychologique, que je l'aborderai ici, avec la même attention et le même respect. Cette énigme est celle de l'illumination intellectuelle.

L'illumination intellectuelle joue un rôle éminent dans l'histoire de la pensée. Rappelons-nous le cas célèbre de Descartes découvrant en un éclair le principe de sa méthode dans la nuit du 9 au 10 novembre 1619, celui non moins célèbre de Pascal (Feu... joie, pleurs de joie). On sait moins que de nombreux autres grands hommes, Einstein, Poincaré, Nietzsche, Steiner, Fechner, Pavlov et j'en passe beaucoup de non moins grands, ont connu la même aventure foudroyante. Le processus est remarquablement semblable. Rien apparemment n'annonce l'explosion de lumière, sinon souvent (mais pas toujours) une impression de malaise, d'incomplétude, voire d'échec - mais remarquons immédiatement que ces impressions n'expliquent rien, car elles sont communes et n'aboutissent généralement à rien d'exceptionnel. Dans les jours qui précédèrent sa découverte de la Relativité restreinte, Einstein, selon son propre témoignage recueilli ensuite par des amis et dont il reste des traces dans sa correspondance, se sentait malheureux, inutile, voué à la faillite intérieure. Il restait de longs jours allongé sur son lit, se répétant qu'il n'était bon à rien et ne ferait jamais rien de bon. Puis ce fut l'événement extraordinaire qui transforma le siècle.

Les noms que je viens de citer (sauf Nietzsche) sont ceux de savants. On peut à la rigueur imaginer chez eux un état particulier de l'intelligence acharnée à trouver la solution qui se dérobe, une activité obscure mobilisant tout l'être et ne produisant que souffrance jusqu'au moment de l'explosion. Cependant Einstein, semble-t-il, ne savait pas ce qu'il cherchait. Poincaré ne cherchait plus depuis plusieurs semaines. Archimède dans son bain ne pensait pas, selon la tradition, au problème dont il vit soudain la solution. Même chez les savants, il semble donc que l'illumination prenne la forme éclatante et subite de la conversion religieuse tant de fois rapportée (Caudel, Frossard en ce siècle).

Cependant, je ne connais aucun cas aussi énigmatique que celui de Coulonval. Car tous ces grands noms sont ceux d'hommes ayant subi une

métamorphose soudaine certes, mais agissant sur un esprit longuement mûri par la réflexion et la recherche. Ces hommes étaient des intellectuels. L'expérience de Coulonval est une sorte de création ex nihilo. Au moment où il la vécut, il n'avait aucune expérience des idées. Sa vie jusque-là s'était déroulée dans le ghetto rigoureusement clos du malheur, de la pauvreté, de la déréliction matérielle et morale, sans aucun contact avec les réalités spirituelles, qui lui furent pour ainsi dire inoculées, en quelques dizaines de minutes. Au terme de ce temps si bref (mais qu'est-ce que le temps?), il ne savait rien de plus au sens où le savoir est érudition, c'est-à-dire qu'il persistait à ne savoir rien. Mais son esprit était celui d'un homme qui sait. C'est-à-dire qu'il était d'un coup entièrement familiarisé avec les réalités métaphysiques les plus profondes, celles sur lesquelles les plus grands génies méditent depuis que l'homme s'interroge sur son être, sur l'univers et la place qu'il y tient. Comme il me l'a souvent expliqué, toute sa méditation ultérieure n'a consisté qu'à inventer le langage propre à expliquer ce qu'il s'était soudainement trouvé savoir. Lisez-le : à sa façon il va au fond des choses; et cependant, depuis les longues années où il vécut son aventure, il n'a rien appris, sauf à dire ce qui avait pris forme en lui à ce moment-là.

Réfléchir à ce qu'il nous dit requiert la démarche inverse, et dans ce sens il nous oblige à pénétrer au plus profond du mystère humain.

Il faut, en le lisant, remonter des mots appris au jaillissement spirituel unique qu'ils s'efforcent d'exprimer. Superficiellement, on est d'abord surpris de trouver un langage si clair et même parfois si technique sous la plume d'un ouvrier d'usine dont la vie ne fut qu'une longue épreuve, coupée de toutes les sources habituelles (c'est-à-dire scolaires) de la pensée. Ce n'est pas sans raison qu'il rejette cette pensée construite pièce par pièce par la culture tout au long de l'histoire. Il la rejette, quoiqu'il ait été obligé, pour se faire comprendre, d'en apprendre le langage. Et donc c'est sur ce langage, maîtrisé de façon surprenante, que l'on tombe d'abord. Mais la vraie surprise n'est pas là. Elle prend sa juste dimension quand, au-delà du langage appris, et qu'il a bien été obligé d'apprendre, on découvre peu à peu la source authentique de sa pensée, qui est, et qui n'est que cette illumination jaillie en une fois en lui il y a longtemps, une certaine après-midi algérienne.

Coulonval nous oblige à nous interroger sur la nature de l'esprit. Il faut méditer avec une attention particulière son refus insistant de la pensée érudite. Non qu'il la rejette, au contraire, comme en témoigne sa curiosité universelle, elle aussi si surprenante. Mais sa contribution ne se situe pas dans ce cadre-là, dont elle n'a nul besoin. Son refus de la pensée érudite est personnel, il exprime le fait fondamental que ce qu'il a à nous dire n'a rien à voir avec l'érudition.

Coulonval balaie l'illusion savante, qui nous cache la réalité de notre pensée. La science est bonne tant qu'elle ne nous cache pas les essences. Peut-être un mot de Gassendi, trop oublié, nous permettra-t-il de percevoir mieux comment peut naître l'illusion de la pensée savante. Commentant le « je pense donc je suis », Gassendi écrit à Descartes « Il est vrai que votre pensée vous apprend que vous êtes, mais vous ne savez pas qui vous êtes, vous qui pensez. » La pensée savante appartient à notre condition, elle est nécessaire à l'évolution de notre espèce vers le plus-être. Mais elle comporte le risque, mortel pour l'esprit, de nous cacher la réalité de celui-ci, dont elle n'a nul besoin et qu'elle est donc portée à nier.

Encore plus dangereuse, nous dit Coulonval, est la pensée systématique, qui n'est ni spirituelle ni savante : c'est ce qu'il appelle les « ismes ». La pensée systématique, ou idéologique, est, elle, pure illusion, alors que la pensée savante n'est que danger d'illusion. Dans son rejet des ismes », Coulonval aurait été prophète s'il avait pu se faire entendre plus tôt, quand il était encore perdu dans la complète solitude du monde ouvrier. Du moins la réflexion contemporaine lui donne-t-elle raison avec éclat.

La pensée donc est esprit. Qu'est-ce que l'esprit ? Coulonval nous invite à reposer cette antique question avec une humilité que pour ma part je trouve conforme à la recherche la plus moderne. D'abord en reconnaissant la part cachée, peut-être inconnaissable, peut-être divine - et pour Coulonval certainement divine - d'où vient la lumière directe, indicible, l'illumination. Et d'autre part en restituant sa valeur à la connaissance manuelle. Celui qui travaille avec sa main établit avec les choses un contact que la raison ne connaît pas, quoi qu'il enseigne la raison (par la science expérimentale). En ce sens l'illumination qui frappa Coulonval ne se manifesta pas réellement ex nihilo. Si son esprit se trouva soudain sachant, et sachant au plus profond, je crois qu'il y fut conduit par son expérience d'ouvrier. De même que Pascal fut conduit à sa nuit de feu par les plus hautes spéculations mathématiques, de même la main qui travaille la matière - pensée de Dieu - ouvre elle aussi à la lumière primordiale. L'homme, dit Anaxagore, est esprit parce qu'il a une main.

Mais « de même », qu'est-ce que cela cache ? Quelle est la vraie nature de cette expérience catastrophique d'où l'être sort changé, et changé par un surcroît peut-être infini de connaissance informulée ?

Nous touchons ici le mystère propre de l'esprit et celui de la connaissance, qui peut-être ne sont qu'un si cette sorte-là de connaissance est aussi amour.

Je serais tenté d'identifier ce mystère avec celui de la Providence organisatrice du cosmos, le Verbe, ou plutôt la Raison, fâcheusement traduite de Logos en Verbum par les latinistes. « Au commencement était le Logos », dit saint Jean, le Logos, c'est-à-dire la raison organisatrice, idée éminemment moderne depuis qu'on sait mesurer l'information et que l'on identifie l'information avec l'ordre. L'esprit, c'est cette puissance organisatrice qui du chaos tire l'ordre

et renverse les fatalités de l'entropie physique.

Alors je verrais dans l'expérience singulière de Coulonval l'action typique, propre, le modèle même de l'acte spirituel créateur d'ordre. Je le verrais là se développant dans le fond du malheur humain comme une espérance toujours présente, hélas presque toujours endormie, que peut-être il faut mériter, bien que rien en ce monde ne mérite et que seule dispense la Grâce. Peut-être son caractère foudroyant manifeste-t-il les rapports particuliers de l'esprit fermé par nature sur lui-même avec la Grâce transcendante, quelque définition que l'on donne de celle-ci. L'illumination serait la fenêtre un instant entrouverte sur ce monde de la Grâce qui, dit Pascal, relève d'un autre ordre. Mais n'oublions pas que la Raison organisatrice est à l'œuvre depuis le commencement du monde, et que le temps est passé où l'homme ignorait encore qu'il était le fruit d'une longue création. C'est pourquoi je serais enclin à discerner déjà l'action de cette raison illuminante dans l'éclair de compréhension que Köhler suscite chez son chimpanzé en lui proposant des problèmes qui peu à peu dépassent sa nature animale. Ainsi peut-être la Grâce agit-elle avec nous, nous conduisant au-delà de nous-même, comme dit à peu près la Bagavad Gîta. Cette comparaison nous aiderait à comprendre combien l'illumination organisatrice doit peu à la nature humaine, quoiqu'elle la choisisse pour lui dispenser sa lumière. Par là elle échapperait finalement à la psychologie dont je parlais dans les premières lignes de cette introduction.

Mais c'est assez réfléchi sur le « comment » incertain. Que le lecteur maintenant se livre à ces textes singuliers, sans oublier jamais qu'il doit derrière chaque mot tenter de remonter à la source peut-être inaccessible, sans oublier que leur auteur a appris à parler et écrire après avoir su, pour tenter de faire comprendre ce qu'il sait.

Je ne doute pas qu'alors il entreverra au moins de loin ce monde « d'un autre ordre » où se cache la Connaissance, monde en éternelle activité qui conduit secrètement l'homme et l'univers vers une destinée qu'Elle seule, la Connaissance, connaît.

Aimé MICHEL.

(Citation) Il nous faut un mode de pensée essentiellement nouveau si l'humanité doit survivre.
Albert Einstein. 1950.

Au lecteur,

Les lettres rassemblées dans ce livre n'auraient jamais été publiées sans l'insistance de mes amis. J'ai commencé à prendre copie de mes petits écrits sur la demande de l'abbé André Combes, professeur au Latran.

Je ne raconterai pas le détail de ma vie et j'en serais d'ailleurs incapable. Je n'ai pas tenu de journal et les jours insipides qui font la trame de la vie pour

l'immense majorité se sont effacés de ma mémoire, comme le sillage derrière un navire. Quelques bonnes histoires à raconter en société, des souvenirs qui n'ont qu'un intérêt anecdotique, peu de chose de ce qu'on peut appeler la matérialité de la vie. Pas de souvenir d'un temps d'études autre que quelques années d'école primaire.

Ma vraie vie a commencé avec la rencontre de ma femme qui a éveillé mon attention à l'existence d'une religion appelée le catholicisme, mais mon accouchement à l'Esprit ne s'est réalisé qu'avec la vision dont je fais le récit dans ces lettres. Elle m'enseignait la SYNTHÈSE par un symbolisme du genre de ce que l'hindouisme appelle un mandala. Elle me disait la distinction à faire entre, d'une part l'opinion qui, quand elle n'est pas une simple option dictée par les appétits de la tripe, n'est au plus, quand elle se dit option philosophique, qu'un centre de gravité toujours instable du mental logique et rationnel; et, d'autre part, la pensée pure qui naît à un étage supérieur au mental et qui est l'Esprit. Ceux qui ont atteint l'Esprit, ou plutôt que l'Esprit a atteints, auront à dire chacun des choses différentes parce que chacun aura reçu selon sa nature, mais il ne pourront jamais être en contradiction. Ils seront complémentaires, chacun selon sa nature spirituelle, ce qui exclut toute uniformité. Il y aura symphonie. Les dons sont divers mais c'est le même esprit (saint Paul). La vision m'ayant ainsi enseigné la vanité luciférienne de toute philosophie spéculative et de toute opinion, je partis dans une quête folle de gens avec qui je puisse me rencontrer. Je crus pouvoir trouver des gens qui comprendraient que, pour préparer proprement l'après-guerre, il fallait partir de l'Esprit et non plus opposer des opinions à des opinions, des systèmes mentaux à des systèmes mentaux (idéologies).

Le premier fut Hermann von Keyserling. Après la guerre, je pris contact avec Raymond Abellio à l'occasion de son livre Vers un nouveau prophétisme. Avec Gaston Bardet pour son Demain, c'est l'an 2000. Avec Aimé Michel pour ses chroniques scientifiques de la France catholique. Les essais de contact avec des prêtres furent toujours décevants. Pourtant j'eus une correspondance avec André Combes, mais c'est lui qui m'a contacté.

J'étais fou de courir après ce que ma femme appelait des chimères. Cela m'a valu des tas d'ennuis, à commencer par une condamnation à mort par contumace et 13 mois de prison. Mais j'ai aujourd'hui la joie de constater que la voie s'ouvre enfin vers un monde guidé par l'Esprit et non plus par les opinions et les idéologies. Maurice Clavel, Glucksmann, ces fous de 68, ont vu clair.

Il est curieux que, dans le temps où les chrétiens perdent le sens métaphysique, en admettant qu'ils l'aient eu, ce sont les scientifiques qui le retrouvent et se font théologiens dans une recherche, peut-être encore maladroite mais qui s'impose, de la jonction des 2 pôles de la Création, Dieu et la Matière. Au siècle dernier, Dieu était nié au nom de la science. Aujourd'hui, c'est la science qui demande Dieu, mais sans se renier. C'est là le signe des temps par excellence. Voir Costa de Beauregard, la Gnose de Princeton de Raymond Ruyer. Comme le dit Aimé Michel, la foi n'est plus possible sans la science, sauf à la réduire à un sentimentalisme démagogique. Comme le dit

Maurice Clave! dans sa cassette de Radioscopie, certains chrétiens présentent Jésus comme le Jean-Baptiste de Marx et ont si peur d'être les derniers chrétiens qu'ils seront les derniers marxistes. D'où l'aventure malheureuse des prêtres ouvriers au sujet desquels Hyacinthe Dubreuil, vieil ouvrier syndicaliste, écrit un chapitre percutant dans son livre : J'ai fini ma journée. On veut coller sur les ouvriers un badigeon de sentimentalité dite chrétienne pour contrebalancer leur sensibilité matérialiste. Or, le dilemme - capitalisme ou communisme - est, comme tout dilemme, un problème mal posé et beaucoup s'y font piéger. Il faut en effacer les termes et passer par-dessus. Malheureusement, il y a dans l'Église une fantastique carence de connaissance métaphysique, en prenant ce mot, non pas au sens scolaire (ce ne sont pas les bouquins qui manquent), mais au sens de perception vécue par l'homme de son hémisphère spirituel connaissance à l'Esprit. A ce niveau, métaphysique est synonyme de « Sens », et y pénétrer n'est pas affaire de scolarité ni de sentiment. Le pont aux ânes de la perception du sens est la connaissance en esprit, par transcendance du mental spéculatif, de la Trinité dont parle si bien Gaston Bardet, comme on dit que le théorème de Pythagore est le pont aux ânes de la géométrie. Or, j'ai eu la stupéfaction de rencontrer un vicaire de paroisse ouvrière qui m'a dit, tout simplement, que les histoires de Trinité ne l'intéressent pas, parce que sans importance. Pour lui, être chrétien, c'est simplement une certaine forme de sentiment social.

La jonction Dieu-Matière ne peut se faire par les bricolages de la logique formelle, à la façon d'une fermeture à glissière. Il est vain de vouloir la concilier par les acrobaties d'un concordisme de raisonnements logiques qui seront, précisément parce que logiques, toujours faux par quelque côté. Ce sont des considérations de ce genre, notées au cours de la lecture d'un de ses articles sur Teilhard de Chardin, qui ont incité Mgr Combes à prendre contact avec moi. Si l'on veut quand même parler de logique, c'est de méta-logique qui va du sens vers les mots, et non l'inverse.

Après le Moyen-Age où Dieu suffisait à tout expliquer, en disant par exemple que des anges poussaient les planètes, et qu'on pourrait appeler l'ère de la foi aveugle; après les temps modernes où l'on a voulu savoir ce qu'est la matière en elle-même, et dont Galilée fut le déclencheur, sans recourir à une toile de fond théologique ou métaphysique; nous entrons dans l'ère de la synthèse, où la globalité de l'Être qui est en soi (Dieu, je suis celui qui suis) et de l'ex-istant, sera perçue dans une vision unique, sans hiatus ni solutions logiques de continuité. Déjà, comme Aimé Michel essaye de le faire comprendre dans ses chroniques de la France catholique, la science de l'intra-atomique échappe à toute logique imprimée en nous par les perceptions du sensible spatio-temporel.

Avec Descartes, il s'est établi une rupture complète entre la res cogitans, la chose pensée, et la res extensa, le monde de la matière étendue. En conséquence fut abandonné le besoin de perception de l'unité essentielle des essences du divin et de la matière, tel qu'il s'exprimait au Moyen-Age d'une façon imaginaire et farfelue. Mais, comme le remarque Heisenberg, « il serait inexact de dire que Descartes, par sa méthode philosophique, a donné une

nouvelle direction à la pensée humaine. Ce qu'il fit effectivement, ce fut de formuler pour la première fois une tendance de la pensée qui pouvait déjà s'apercevoir durant la Renaissance en Italie et dans la Réforme. » C'est que les philosophes sont des révélateurs, des porte-parole, des accoucheurs d'idées, vraies ou fausses, qui sont déjà dans l'air, n'attendant que d'être dites clairement, mais ils n'apportent rien d'essentiel.

La dichotomie de la res cogitans et de la res extensa a conduit le monde chrétien à perdre l'intuition de l'unité d'essence de ce qui informe l'âme par le haut, le divin, et de ce qui l'informe par le bas, la matière et les forces telluriques. Le monde chrétien fut ainsi plongé dans un demi-laïcisme, la solidarité de l'Esprit et du physique ayant été rompue, particulièrement avec Gaulée. La conséquence a été pour l'enseignement chrétien de se limiter pour ce qui est du comportement dans le spatio-temporel, le social, à un vulgaire moralisme sentimental sans référence aux essences. Il parle du sentiment religieux et non pas de connaissance (co-naissance = naître à l'Esprit). Ce demi-laïcisme explique qu'il peut y avoir des chrétiens-marxistes-communistes, ce qui est en vérité une monstruosité.

Pour les « ismes » philosophiques, ce sont aussi les sentiments qui décident et les constructions logiques ne viennent qu'après pour les légitimer d'une façon fort

illusoire : les philosophismes sont toujours remis en question au vent des variations historiques du sentiment.

Aujourd'hui, avec la maturation des sciences du physique, nous retrouvons la nécessité de la vision unitaire du divin et de la matière. Les célébrités de la science atomique qui, curieusement, sont pour beaucoup des Juifs (la majorité des prix Nobel sont juifs, mais aucun musulman), sont les nouveaux théologiens qui appellent la vraie synthèse, les retrouvailles du Ciel et de la Terre. Le génie scientifique, a dit Keyserling, est un saint aussi authentique que le saint religieux. Ils se rejoignent pour la fin des rivalités du Ciel et de la Terre. Le temps vient de la rencontre des religions dans un oecuménisme total.

A la source des confusions qui vont jusqu'à faire vivre religieusement ce qui n'est qu'opinion (naguère le nazisme, aujourd'hui encore le communisme), un mauvais emploi du vocabulaire est pour beaucoup. Les chrétiens parlent toujours de l'existence de Dieu, alors que Dieu Est ». Ce qui ex-iste (issu, engendré de l'Être), c'est la Création. Employer le même mot pour Dieu et pour la Création, dire que Dieu ex-iste, invite les réflexes mentaux à se faire de Dieu une idée d'objet ex-istant face au mental, un objet à atteindre. Gagarine, le premier cosmonaute, a dit qu'il n'avait pas rencontré Dieu. Or, ce n'est pas l'homme qui atteint Dieu, c'est Dieu qui nous atteint. L'Homme, sommet de la Création, étant le tout de la Création, ne peut se voir comme objet extérieur à la Création, et Dieu ne peut être perçu comme objet extérieur à sa Création. Pourtant, comme le dit Clavel, l'homme a voulu se faire exister par lui-même, et ce lui-même ne peut évidemment être que ses opinions. « Deux siècles chez Lucifer. » C'est la révolution de 89 qui a établi le culte de l'opinion comme critère de vérité politique. Le peuple le croit mais les vrais politiques, les hommes de

pouvoir qui ne sont pas nécessairement ceux dont on publie les noms, ne sont pas dupes parce qu'ils ont pouvoir de fabriquer des opinions à leur convenance.

Nous allons vers la synthèse qui est la fin des antagonismes d'opinions, des dilemmes déchirants. Nous entrons dans le temps de l'Esprit. Il peut se manifester de mille façons différentes mais jamais antagonistes, Il ignore l'uniformité qui est singerie de la vraie synthèse. La synthèse dans l'esprit est qualitative, l'uniformité est quantitative.

Certains se demanderont pourquoi ce livre paraît sous la forme d'un recueil de lettres, et non d'un discours cohérent à prétention didactique. C'est que je n'ai nullement l'intention d'enseigner. La co-naissance vient de l'Esprit, par-delà les mots et la syntaxe, et ces lettres ne sont que la résonance d'un tambour que frappe l'Esprit. Ou bien, pour reprendre Clavel, chacune fut écrite comme une envie d'éternuer. J'espère m'être exprimé assez clairement pour que chacun comprenne qu'il ne s'agit pas d'opinions. Chacun reçoit l'Esprit selon ses besoins qui ne sont jamais ceux de l'autre, et le tout n'est unifié que par ses essences ontologiques. C'est tout le contraire de l'opinion qui prétend illusoirement légitimer l'uniformité en disant que les accidents créent l'essence, ce qui ne peut se concrétiser dans le social que par la recherche d'une uniformité psychique toujours à recommencer : les goulags sont les dépotoirs perpétuels pour les déchets que laisse toujours la fusion de cette uniformité du psychisme social dans un moule unique. Toute fusion laisse des scories, mais ces scories sont des hommes.

La synthèse commence à lever la pâte humaine. La plus belle expression que j'en aie trouvé jusqu'à présent est le Dialogue avec l'Ange publié chez Aubier par Gitta Mallasz. Je trouve dans le schéma des Sept d'étranges correspondances avec le sens de ma vision. Ce qu'il appelle monde créateur, je l'appelle monde des essences. Ce qu'il appelle monde créé, je l'appelle monde des accidents.

Le Pont, le quatre, seul l'esprit peut nous y placer. Les deux mondes s'y rencontrent et du même coup sont transcendés, devenus sans objet, tous les conflits d'opinions, de philosophies et d'idéologies, tous les dilemmes déchirants. Le noeud gordien est tranché, la vraie Paix est possible. Heureux les pacifiques. Alors peut se faire ce que souhaite Soljénitsyne quand il dit que les lois de la meilleure organisation humaine ne peuvent se trouver que dans l'ordre universel, dans le dessein de la Création, et dans la destinée de l'Homme. Tout cela, Vladimir Soloviev l'a dit avant moi, avec d'autres mots, et des dons d'expression que je n'ai pas. Je suis ouvrier. Ou plutôt je l'étais puisque, comme Hyacinthe Dubreuil, j'ai fini ma journée. Il y a évidemment des rapports, à moi-même fort obscurs, entre ma vie d'ouvrier, matérielle et sentimentale, et le fait que c'est à moi et non à un évêque, un théologien ou un sorbonnard qu'est arrivée l'aventure de cette vision. Ces rapports, je ne les saisis pas. Aussi je vais faire parler à ma place un autre ouvrier, Hyacinthe Dubreuil.

« Notre université forme des hommes qui sont incapables de concevoir qu'on peut accéder à la culture par d'autres moyens que ceux des écoles.

D'autres moyens que le pauvre Van Gogh a indiqués avec une si cruelle exactitude quand il a parlé des « cours gratuits de l'université de la misère ». Non toujours de la misère matérielle mais de l'autre, la misère morale qui réside dans le fait d'avoir à supporter la contrainte, l'humiliation, et le sentiment d'une injuste infériorité sociale.

L'état d'esprit de ceux qui ont reçu la culture classique est toujours le même, celui de la méconnaissance complète de la valeur du travail comme moyen de culture.

Dubreuil cite le Père Dillard, mort à Dachau après s'être engagé pour travailler en Allemagne au milieu des ouvriers déportés : « Ne devient pas ouvrier qui veut. Il existe une culture ouvrière qui ne se juge pas avec les barèmes de la culture tout court. »

« En France, le fait d'être ouvrier manuel est une tare. On le voit par l'afflux énorme des étudiants qui, pour fuir cette déchéance, sont surtout préoccupés de s'assurer des occupations où l'on ne travaille pas avec ses mains.

J'ajouterai que le plus amusant, c'est de voir ces étudiants bien décidés à ne jamais tenir un outil, qui prétendent, comme en 68, enseigner aux ouvriers ce qu'est la condition ouvrière, et vendent sur les marchés populaires les journaux gauchistes, vêtus de faux habits de travail, y compris les raccommodages. Des crétins, purs et simples!

« On voit très souvent dans la presse des études où l'on s'efforce de déterminer quelles sont les tendances de la jeunesse. Mais c'est toujours de la jeunesse des collèges et lycées qu'il est question. On oublie qu'il existe une autre jeunesse, très supérieure en nombre, celle qui va de bonne heure au travail et constitue la part la plus considérable de la nation.

« Pour réussir dans la politique, la voie la plus rapide et la plus facile est celle des flatteries démagogiques.

Jean.

J'invite les prêtres et laïcs qui veulent voir les choses de plus haut que leurs poncifs scolaires et sentimentaux, à lire Hyacinthe DUBREUIL, J'ai fini ma journée, Promotion, « Le travail et la civilisation ». A la maison des Compagnons du Devoir : 82, rue de l'Hôtel-de-Ville, Paris.

Niels BOHR, Physique atomique et connaissance humaine. Werner HEISENBERG, La nature dans la physique contemporaine. Physique et philosophie.

Robert OPPENHEIMER, La Science et le bon sens.

Dialogues avec l'ange, publié par Gitta MALLAsZ chez Aubier.

Maurice CLAVEL, Ce que je crois. - Deux siècles chez Lucifer. - Sa cassette de Radioscopie.

Jean FOURASTIÉ, La Réalité économique, chez Laffont.

Gaston BARDET, Mystique et magie. - Le Trésor sacré d'Israël. - Les clés de la recherche fondamentale, 27, rue de l'École de Médecine, 75006 Paris.

Raymond RUYER, La Gnose de Princeton.

Je les invite aussi à s'intéresser à la masse des écrits d'ouvriers rassemblés par le Père Feller à la Maison de l'outil et de la pensée ouvrière, à Troyes.

Vladimir SOLOVIEV, La Grande Controverse.

Première lettre de Mgr André Combes, avec qui j'ai correspondu jusqu'à sa mort ; l'un des deux ecclésiastiques, l'autre étant Mgr Huyghe, évêque d'Arras, de qui j'ai reçu réponse autre qu'un simple accusé de réception.

24.1.68

Monsieur,

J'ai reçu récemment, transmises par votre ami Monsieur Boca, les feuilles sur lesquelles vous avez noté vos observations en marge de mon article sur Teilhard. Il m'est fort agréable que votre adresse m'ait été donnée, afin que je puisse vous dire de façon directe le vif intérêt que j'ai pris à cette lecture, et combien je désirerais que vous puissiez transformer ces notes en article complet et méthodiquement construit.

Par malheur, je n'ai pas ici mon article sous la main. Je ne peux donc engager le dialogue sur chacun des points visés par vos observations. Mais il me suffit de vous lire pour constater que vous posez le problème à son degré maximum de profondeur et qu'une conversation avec vous sur ces thèmes majeurs serait éminemment profitable.

A vrai dire, dans les limites où j'ai dû me maintenir, je n'ai pas voulu entamer une critique fondamentale de la théodicée teilhardienne. Il m'aurait fallu beaucoup plus de place, sous peine de rester superficiel. J'ai voulu simplement rappeler quelques exigences primordiales de la méthode scientifique. On aurait pu, il est vrai, même de ce point de vue limité, adopter une autre façon d'envisager la même question. Je pense que si j'avais eu, auparavant, le bonheur de vous connaître, de vous écouter, de vous lire, j'aurais, très volontiers, mis l'accent sur certaines de vos considérations, en particulier sur la notion même d'évolution cosmique et d'Incarnation, ou encore sur vos réflexions finales, d'une telle portée.

De toute façon, je vous prie de me permettre de garder vos pages, car je dois maintenant écrire un livre sur Teilhard philosophe, et ce sera toujours avec profit que je les relirai.

Tel que je le vois, tel qu'à mes yeux il ressort de ses textes mêmes, Teilhard est un chrétien qui a senti sa Foi directement et violemment menacée par sa façon même de comprendre la science, et qui n'a réussi à la sauver qu'en adultérant gravement l'un et l'autre de ces éléments qu'il voulait à tout prix unir et concilier en lui. De là sa gnose personnelle, qui doit précisément à son origine apologétique d'être inacceptable et inefficace pour tout autre que lui. Car son Christ cosmique n'est, en toute rigueur, ni l'Alpha ni la Source de l'évolution,

mais l'Oméga et le But. Son Dieu n'est pas moteur « en arrière », mais « en avant ». D'où l'inadéquation de sa pensée à son propre problème et la nécessité psychologique d'une « vision » pour en sortir.

En vous remerciant encore et en confiant au Seigneur l'espoir de vous connaître un jour, je vous prie, Monsieur, de me croire très respectueusement vôtre in Christo Jesu.

André COMBES.

1 LA CATHOLICITÉ FACE AU CAPITALISME ET AU COMMUNISME. (écrit en 1960)

Nous vivons une époque terrible, angoissante, telle que l'histoire n'en a jamais connu de semblable et qui ne peut être comparée qu'aux bouleversements apportés par le christianisme dans le monde romain.

Jusqu'à ces derniers siècles, les remous, les brassages de civilisation, dans le temporel et le religieux, ne concernaient que des surfaces restreintes de la planète. L'Occident ignorait l'Orient d'où ne lui parvenaient que des légendes. L'Amérique et l'Océanie étaient inconnues et l'Afrique était le continent du mystère. Au temps de ma jeunesse, le commun du peuple ne connaissait l'Afrique, l'Amérique et l'Asie qu'à travers les romans et les films d'aventures, avec beaucoup de lions, d'éléphants, de pirogues, de sagaies et de flèches empoisonnées.

Aujourd'hui, il n'est rien qui se passe en un coin du monde qui n'ait sa répercussion dans la vie journalière de chacun. Les problèmes de l'homme deviennent communs à toute la planète, se posent partout en termes fondamentalement identiques qui semblent appeler la naissance d'un style unique de civilisation, problèmes qui se condensent dans la rivalité Orient-Occident, Amérique-Russie, Capitalisme-Communisme. Il n'est aucune puissance secondaire qui ne se voie mise en demeure de choisir l'un ou l'autre, enfermée dans un dilemme insoluble sans le renoncement à sa personnalité propre, à ses particularités les plus intimes. Or, les nations sont comme les individus : elles ne peuvent être pleinement que par la réalisation de leur vocation propre. Affirmer cela n'est pas exalter les nationalismes, qui ne sont que des réactions de défense qui montent des profondeurs physiques des peuples et déifient les différences, les antagonismes basement matériels, les réactions de la tripe qui se parent des valeurs de l'esprit. La véritable dignité d'une nation réside au contraire dans la possibilité qui lui est reconnue de jouer son rôle dans la polyphonie du concert mondial, selon sa vocation propre et ses propres façons de sentir, de penser et de vivre selon l'Esprit. Car il en est des nations comme des individus : les dons sont divers mais c'est le même esprit. Les nationalismes divisent. Au contraire, le respect des colorations différentes

dans les modes de vie, de sentir et de penser des nations peut et doit créer l'unité dans la diversité, seule forme d'unité qui puisse se dire universelle. L'internationalisme, proposé comme l'antidote des nationalismes, ne vaut pas mieux car il procède par négation des vocations nationales particulières. Il ne peut procéder que par nivellement par le bas, sur le plan d'une basse psychologie du ventre et du bas-ventre.

L'américanisme aussi bien que le communisme ne peuvent conduire qu'à une basse uniformité, à un « général » vraiment général, baptisé « universel », non pas à une polyphonie mais à un solo de tambour. Cela précisément parce que l'un et l'autre prennent pour critères de valeur de leur civilisation des signes purement matériels, et comme moyens de persuasion politique des procédés qui visent uniquement le psychologique et les appétits sensibles, c'est-à-dire la part de l'âme la plus excentrique, celle qui a le plus tendance à refuser, à refouler tout ce qui, dans le vrai sens, a vraiment valeur universelle. Car l'Universel est de l'Esprit, le général est de la terre.

Cette confusion entre le général (total quantitatif) et l'universel (unité dans la vision métaphysique et qualitative) est commune, bien que sous des formes différentes, au communisme et à l'américanisme. Le communisme identifie l'Esprit au psychologique et veut l'uniformisation des façons de vivre et de sentir. L'américanisme réduit la civilisation au seul aspect scientifique, technique et économique. Il ne nie pas officiellement l'Esprit mais le noie dans un flot de jouissances matérielles uniformément imposées à tous par l'American way of life, et aboutit également à l'uniformité psychologique et à l'étouffement de l'Esprit. L'un et l'autre peuvent résoudre les tensions et antagonismes du corps social, mais en réduisant l'homme à sa seule dimension psychologique et physique.

Cependant, cet abaissement produit des résultats différents. L'américanisme unifie le pathos de classe dans le culte généralisé de la technique et l'identification des besoins de consommation imposée par la technique publicitaire, mais il abandonne les choses de l'esprit au dévergondage religieux des sectes. Le communisme, au contraire, parce que centré sur une conception bien définie de l'homme, si fautive qu'elle soit, tend à substituer aux classes, lesquelles se définissent par des critères économiques, une autre classification selon les critères d'une pseudo-spiritualité qui engendre des pseudo-castes : celles des paysans, des ouvriers, des fonctionnaires, des politiques. Castes ouvertes, en principe, n'étant pas légitimées par la naissance, mais d'autant plus réelles qu'elles se définissent par un certain degré d'accès aux mystères dogmatiques d'une pseudo-spiritualité.

Car la classe est de la Terre. La caste est de l'Esprit. C'est une profonde erreur d'en faire des synonymes, bien qu'en pratique la caste, fait spirituel, tend toujours à se signifier dans le temporel par des privilèges économiques et à dégénérer en classe. C'est l'aventure qui est arrivée à l'ancienne noblesse de sang et la Révolution de 89 n'a fait que supprimer ce qui avait perdu la conscience de sa nature. Elle n'a fait que couper du bois mort.

Inversement, la classe la plus basse, opprimée et avilie, tend toujours, pour

guérir ses malheurs, à retrouver les sources de l'Esprit, et, partant, le sens de la caste, c'est-à-dire de sa dignité d'homme en tant qu'être métaphysique et religieux. Cette dialectique de la classe et de la caste est la cause la plus profonde de la naissance du communisme, bien plus que la dialectique marxiste qui n'a fait que dévier et défigurer la première dans un sens pervers.

Il n'y a aucune obligation à s'enfermer dans le dilemme « américanisme-communisme ». Un dilemme est toujours un piège. Mais comment l'éviter? Par définition, c'est un problème mal posé, absurde. On ne peut résoudre les dilemmes qu'en passant par-dessus, en posant d'autres problèmes qui les transcendent et les annulent. Or, le désordre est devenu tel que nous devons reposer l'éternel problème, le seul qui vaille : « Qu'est-ce que l'homme ? »

Cette question, tout au long de l'histoire, n'a jamais cessé de se poser, mais il est des époques où elle est particulièrement angoissante. Tout changement dans l'idée que l'homme a de lui-même entraîne une transformation des formes de civilisation. Cependant, la succession des civilisations a été jusqu'à présent zigzagante, leur accent tonique étant tour à tour une dominante théologique, ou métaphysique, ou scientifique et matérielle, avec toute l'infinité des colorations différentes que permet la complexité des plans de l'âme, et donc des modalités possibles de la vie, personnelle et collective.

Qu'est-ce que l'homme ? La question se pose à nouveau à tout un monde angoissé, à la totalité de la planète devenue tout entière soumise à un unique destin. L'homme a dompté la matière par la science et la technique, il en a découvert les secrets les plus internes, mais il ignore plus que jamais ce qu'elle est. La science atomique apporte l'espoir d'en tirer le plus grand bien, mais aussi le plus grand mal.

Pour le bien, l'homme s'en glorifie, mais pour ce qui est des maux il dit : « Je n'ai pas voulu cela, c'est la faute du voisin. » En vérité, la science pure est moralement neutre par nature : une chose est vraie ou fausse, et rien de plus. L'éthique de la science commence avec la technique et les applications pratiques de la science pure. Toute morale est à la science pure ce que le corollaire est au théorème. Telle est l'idée qu'a l'homme de lui-même, telle est sa morale. Il est donc parfaitement vain et utopique de construire une nouvelle morale qui serait capable de conjurer les maux que nous promet la science atomique avant d'avoir repensé ce qu'est l'homme. Nous vivons une époque de révolution mondiale qui pose comme problème primordial la mise à jour de la connaissance que l'homme a de lui-même. L'ennui, c'est que ce problème contient tous les autres, absolument tous.

Mais qui le résoudra? Évidemment pas ceux à qui il ne se pose pas dans la plus profonde intimité de l'âme, c'est-à-dire les satisfaits, les repus, les gavés de bien-être matériel ou d'honneurs sociaux, ni même ceux qui croient trouver dans la religion un refuge où ils s'enferment en bouchant toutes les fenêtres qui leur permettraient de jeter un coup d'oeil lucide sur le drame de la planète Terre. L'homme heureux, ou qui croit l'être, ne se pose pas de questions, est incapable d'imaginer que d'autres puissent trouver invivables les conditions qui leur sont faites. Il est conservateur. Et l'homme de gauche, qui ne conçoit de dignité

humaine que dans et à partir des valeurs économiques, qui croit que le bonheur et la joie ne se trouvent que dans des circonstances extérieures, est tout à fait incapable de repenser le problème de l'homme dans ses vrais termes.

Seul peut reposer l'équation de l'homme celui qui a souffert dans les profondeurs les plus intimes de l'âme, et qui a été conduit à être à lui-même le propre objet de sa connaissance.

Car l'homme n'est pas seulement un existant, il est aussi un être qui se regarde exister. L'homme n'est vraiment libre, ne prend vraiment conscience de sa liberté, de l'essence ontologique de sa liberté, que lorsque s'est réalisé en lui ce clivage entre l'être et l'ex-ister, lorsqu'il est devenu à lui-même son propre problème, lorsque son âme est devenue objet de connaissance pour l'Esprit, lorsque le Je s'est soumis le Moi; lorsque le Je, qui est divin, et le Moi, qui est de la Terre, ont retrouvé la Paix sur ce plan médian qu'est le métaphysique. Le verbe s'est fait homme pour être médiateur entre le Ciel et la Terre, et c'est pourquoi la religion du Christ est théandrique. Hors de là, l'homme n'est pas libre, il subit passivement les déterminismes sociaux ; il devient jusque dans sa pensée le résultat du milieu ambiant parce que c'est son moi, ses sentiments et non le Verbe qui in-forme sa pensée : il n'a que des opinions, il n'est pas libre. Tant qu'un homme n'a pas été saisi jusqu'à l'angoisse par l'étonnement de se découvrir comme un homme parmi les hommes, malgré ce qu'il sent en lui d'irréductible à n'importe quel autre individu, il ne peut découvrir le vrai sens de la liberté qui est Esprit. « La vérité vous rendra libre.

La liberté est le dialogue entre un agissant qui est le Je divin et un agi qui est le Moi humain, selon la Vérité du Verbe qui est médiane entre le Ciel et la Terre. Hors de là, parler de la responsabilité de la personne n'a aucun sens « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. »

L'ascèse n'est rien d'autre qu'une technique de vie qui vise à rétablir la distinction entre le Je et le Moi par insertion du Verbe entre les deux. « La grâce est une lame qui pénètre jusqu'à la suture de l'âme et de l'esprit. » Hors de là, la liberté extérieure, sociale, légale et juridique n'est que la réglementation codée des manifestations passionnelles du Moi.

Cependant, la soumission de l'être à l'existant peut fort bien faire appel, elle aussi, à une certaine forme d'ascèse, et c'est ce que fait le communisme. J'ai lu, sous la plume d'un doctrinaire marxiste, cette question : « l'existant précède-t-il l'Être ? ». A s'en tenir à la filiation des termes, la question est absurde, car il est évident que l'ex-istant, extérieur, projeté, n'a de sens qu'en fonction de l'Être à partir duquel il est projeté, de la même façon que c'est le centre qui confère sa définition à la circonférence, et non l'inverse. Cependant, si les prises de conscience ne se reconnaissent pour moteur que l'expérience vécue par la part sensible des choses extérieures, alors la matière peut fort bien être tenue pour la source de toutes choses, et l'Être comme une création de la terre. Mais alors, l'intellect est nécessairement conduit à introduire dans la notion de matière les prédicats de l'Être, que les chrétiens voient en Dieu. -

J'appelle « opinion » toute conception de l'Être en soi issue de l'expérience de l'existant. Dans cette vision des choses, aucune doctrine ne peut être immuable

parce qu'elle a sa source dans le temps. C'est pourquoi la doctrine communiste est perpétuellement fluante, souple, se pliant aux circonstances. De là ses contradictions toujours imprévues qui déroutent tant les Occidentaux, et qui pourtant n'en sont pas dans la morphologie de la pensée communiste. Doit-on conclure qu'elle n'est pas axée sur de l'immuable? Non. Le communisme tourne toujours autour d'un postulat:

« Nos sens physiques et l'expérimentation scientifique étant les seules voies par lesquelles l'homme prend conscience de tout ce qui existe, et étant donné comme vérité de sens commun qu'il ne peut y avoir contradiction dans la vérité, les schèmes abstraits par lesquels nous intellectualisons le connu ne doivent pas être contradictoires. Là où deux opinions sont contraires, une seule est bonne et l'autre doit disparaître; ou toutes deux ont tort et une troisième doit les éliminer par dépassement dialectique. » La méthode par laquelle s'accomplit cette sélection des opinions s'appelle le « matérialisme dialectique historique et scientifique

Pourquoi historique ? Parce que la perception de l'existant s'accomplit dans le temps, dans l'histoire. C'est le temps qui a créé l'univers.

Pourquoi scientifique ? Parce que la matière étant la source de toutes choses, l'homme est nécessairement, lui aussi, issu de la matière. La méthode scientifique qui vaut pour la matière, vaut donc également pour la connaissance de l'homme. L'homme devient donc un objet pour l'homme. L'homme qui possède comme objets un ou d'autres hommes est celui qui est reconnu comme possédant le mieux la doctrine, et l'homme-objet possédé est celui qui se reconnaît ignorant de la doctrine et qui consent à se laisser former, fabriquer, par son possesseur qu'il reconnaît comme ayant pénétré plus avant dans les arcanes de la matière et du temps. Ainsi, le communisme ne fait que conduire à ses dernières conséquences logiques le règne de l'opinion, aboutissant à une religion et une mystique renversées, en creux, au renoncement volontaire de l'homme à sa liberté propre.

Tout homme qui a foi en un terminus du processus dialectique, en des « lendemains qui chantent », et qui chanteront quand l'homme aura enfin trouvé sa vie communienne avec le cosmos, quand il aura enfin trouvé le contact vivant avec ses sources les plus profondes qui sont dans la matière, quand il aura bouclé la boucle, que l'Oméga aura rejoint l'Alpha, tout homme qui a la foi communiste est prêt à sacrifier, non pas son intellect, essence ontologique dont il ne peut pas plus se séparer qu'il ne peut se couper la tête, mais tout son savoir, c'est-à-dire tous les accidents-connaissance qui ont pris chair autour de l'intellect-essence.

Les catholiques sont désorientés, déconcertés, par ce qu'on a appelé les « confessions spontanées » et qu'ils ne croient pas tellement spontanées. Ils ne savent pas que le communisme est une foi et que les tortures qui précèdent ces confessions (pas toujours) peuvent être consenties et vécues comme une purification et qu'elles peuvent faire naître, non pas la haine, mais l'amour du bourreau. Les lavages de cerveau » ne sont rien d'autre que l'application d'une science psychologique qui, par des procédés qui ont beaucoup à voir avec la

méthode des réflexes conditionnés de Pavlov, dissout la tessiture logique du complexe intellectuel, des accidents-connaissance qui ont pris corps sur l'intellect-essence, des « noumènes » comme dirait Kant. Cela produit véritablement un « déluge » de l'âme, un véritable déluge de la vision cosmique. Et sur ces ruines peut alors se bâtir un nouveau corps, une nouvelle chair d'opinions et de pensées.

Cela est véritablement luciférien et les catholiques ont parfaitement raison de le dénoncer comme tel, bien qu'il n'y ait en cela rien de diabolique, c'est-à-dire de faux surnaturel, mais seulement la mise en oeuvre dans un sens pervers, renversé, de la connaissance des seules lois naturelles.

Combien de catholiques pourraient, sans présomption, affirmer qu'ils pourraient résister à un lavage de cerveau? Il est vrai que ce déluge ne peut affecter que ce qui, dans l'âme, est entré par la voie des sens physiques et de la mémoire sensible, et non pas ce qui est venu de l'Esprit. Mais n'y a-t-il pas nombre de catholiques dont la foi est purement sensible, toute faite d'opinions morales « a priori », entièrement tributaire du pathos social et éducatif, ou même simplement une esthétique culturelle ? Ce type de catholiques est hanté par la peur de perdre la foi, et effectivement il peut la perdre. Ils s'entourent d'un rempart fait d'un système d'éducation close, de défenses et d'obligations « a priori », d'une morale d'utilité qui voudrait atteindre les béatitudes sans passer par la Vérité qui la conditionne et les font être ce qu'elles sont. Morale coupée de ses références ontologiques, c'est-à-dire morale-mollusque, qui n'informe pas l'âme mais lui est une simple protection contre les chocs extérieurs, qui évite soigneusement les voisinages impurs, craint de pénétrer par l'intérieur et amoureuxment, pour les comprendre, dans l'âme des « méchants ». Morale manichéenne qui ne connaît que le bien et le mal, les bons et les méchants, sans aucune nuance. Au fond, l'existence des « méchants » est nécessaire à ces catholiques qui ne se sentent bons que par référence aux méchants, qu'ils combattent sans désirer leur disparition, car alors la qualité de « bon » n'existe que comme étant le contraire de « méchant ».

Je ne préjugerai pas du nombre de ces catholiques, parce que l'Esprit est présent jusque dans la matière et la vie des sens, mais il faut bien constater que la foi et la pratique religieuse sont liées pour une large, très large part, à des circonstances d'état social et économique et des possibilités d'éducation dirigée, qu'elle n'est souvent qu'une construction psychologique pour la défense d'un pathos de « classe sociale », tout comme la foi communiste. Cette pseudo-foi chrétienne est dépourvue d'attaches réelles avec l'Esprit, elle est pure opinion et peut être dissoute par un « lavage de cerveau ». Il est caractéristique que les catholiques parlent plus souvent de la défense de leurs « opinions » religieuses que du combat pour répandre la connaissance du Christ. En vérité, la vraie foi n'a pas à être défendue, elle est invulnérable par nature.

Sur le plan de la morphologie des actes intellectuels, la vraie foi n'est pas une opinion. Elle est la forme de vie qui naît de la rencontre de l'intellect et du Verbe qui est le centre de toutes choses existantes. C'est la rencontre vécue avec le centre de toutes choses, à partir duquel la pensée rayonne en tous sens

sans aucune crainte de s'égarer dans un labyrinthe. Elle est libre. Elle peut tout explorer avec l'assurance que, quoi qu'elle découvre, elle pourra toujours élucider le sens des contradictions et des paradoxes. Elle n'a pas à se défendre contre elle-même. C'est pourquoi personne n'est moins dogmatique que le vrai mystique. «L'Esprit comprend tout, pardonne tout.

L'intellect qui rayonne à partir du Verbe ne connaît virtuellement aucune contrainte. Par contre, personne n'est plus sectaire qu'un libre penseur rationaliste qui ne connaît que l'opinion, parce que toute idée tenue pour « vérité », à tort ou à raison, constitue un dogme et en joue le rôle. Or, les opinions, si proches qu'elles soient, sont toujours contradictoires par quelque côté; elles ne peuvent être tenues, légitimement, que pour des hypothèses de travail analytique de la pensée en vue de la synthèse, sans oublier pourtant que la synthèse n'est en aucune façon un jeu de puzzle qui consisterait à emboîter l'un dans l'autre tous les résultats analytiques. C'est pourtant cette erreur qui conduit à la confusion du général et de l'universel.

Le général n'est qu'une opinion d'opinions, le centre de gravité de toutes les opinions particulières, et c'est ce centre que prétend définir le principe de la majorité du corps électoral. Il tend à jouer le rôle de l'universel, à s'ériger en dogme oppresseur de la minorité. C'est pourquoi personne n'est plus dogmatique, plus sectaire qu'un libre penseur et que le principe républicain prend nécessairement à sa maturité la forme de la dictature et réclame la suppression morale ou métaphysique des minorités qui sont rejetées en enfer.

Le communisme n'admet pas la liberté de penser. Un catholique va me dire que j'enfonce une porte ouverte, mais ce n'est nullement pour les raisons qu'il imagine, c'est-à-dire parce que la valeur des opinions serait niée par un « Tyran » décidé à ne pas en tenir compte et à opprimer son peuple. C'est au contraire le culte de l'opinion qui a conduit au désir d'une unité de l'Opinion : et ce désir, dans ses profondeurs, ne vient pas d'une volonté de suprématie intellectuelle, mais d'un besoin profondément spirituel et religieux de trouver la paix de l'âme et de la société, qui cherche sa satisfaction par des voies fausses. Paradoxe? Oui. Mais le nier serait rendre un bien mauvais service à l'Église et aux communistes eux-mêmes qui, pas plus que les catholiques, ne sont voués à l'Enfer. Besoin spirituel égaré, oui, et on ne le dira jamais assez; mais besoin religieux et recherche d'un centre immuable. L'athéisme n'a jamais été qu'une forme de religion.

Le mystique de la philosophie communiste, laquelle joue le rôle d'une théologico-métaphysico-physique, d'une révélation absolue, ce mystique, tyrannisé au nom de ce culte, l'accepte fort bien et renonce avec joie à sa pensée propre. S'il se trouve des individus de type Kravchenko qui « choisissent la liberté », cela prouve simplement que beaucoup en Russie ne sont pas atteints par cette pseudo religion et qu'ils sont, selon l'optique communiste, des a-sociaux, des hérétiques. Mais, à côté d'eux, combien acceptent cette tyrannie joyeusement, comme une ascèse, un sacrifice aux Dieux ?

Seuls les grands mystiques, parce qu'ils vivent dans le Sens pur, ne sont plus dans la nécessité de penser, de cogiter, de chercher en quoi consistent le bien

et le mal, le vrai et le faux. Ils revivent dans le Christ la vision cosmique originelle d'Adam, pure et sans questions, quand il n'avait pas encore mangé du fruit de l'arbre du bien et du mal, quand la Trinité de son âme n'était pas encore rompue au niveau du métaphysique, quand l'intellect n'avait pas encore exercé son pouvoir séparateur.

Le mystique communiste est, lui aussi, tout tendu vers: les retrouvailles de l'unité dans la vision cosmique. Pour lui aussi la pensée est un fardeau et comme un châtiment. Lui aussi est tout disposé à renoncer à sa pensée personnelle. Ce qu'il désire c'est la vie et non pas la pensée.

Il y a deux façons de ne pas voir dans la puissance de l'intellect ce qu'il y a de meilleur en l'homme. La première c'est d'être en dessous, comme la brute qui n'a que des impulsions physiques. La seconde c'est d'être au-dessus, de vivre en Dieu, dans un domaine trans-rationnel où disparaît, parce que devenu inutile, ce besoin de sécurité qui, dans une première étape, le faisait s'attacher à des dogmes, comme à des garde-fous. Alors, c'est le saint lui-même, dialoguant avec l'Esprit-Saint, qui vit le dogme, après avoir été l'esclave de sa formule. La foi n'est plus alors adhésion intellectuelle mais vie. « Je suis la Voie, la Vérité, la Vie. » Les catholiques n'ont plus que la notion formaliste du dogme, et même la notion naïve et littérale. D'où les révoltés.

Pour le rationaliste, le libre penseur, le cordon ne peut jamais être coupé entre l'opinion, qu'il érige en dogme, et la vie. Pour lui, l'acte de penser est le sommet ultime des manifestations de la vie « cogito, ergo sum ».

La libre pensée, née avec la Renaissance et le besoin d'étudier la matière selon des disciplines intellectuelles autonomes et libérées des suggestions de la théologie et de la métaphysique, a effectivement conduit à la liberté des opinions personnelles et à la révolution de 1789. Mais, en prenant le pouvoir politique, elle se niait du même coup.

Elle a obnubilé, paralysé dans le consensus social les prises de conscience métaphysiques, ôtant ainsi tout principe de stabilité dans le gouvernement politique, principe qui, jusqu'alors, résidait dans l'essence métaphysique du pouvoir royal, et dont la prise de conscience s'était éteinte de plus en plus depuis la Renaissance, même chez ses détenteurs. La Révolution de 89 a été ainsi, tout à la fois, l'accouchement d'un processus commencé avec la Renaissance et le début de temps nouveaux.

En triomphant, la libre pensée signait son arrêt de mort, car il est évidemment impossible de gouverner en reconnaissant à chacun le droit de ne pas être d'accord. Le pouvoir du peuple est un bluff, et les régimes d'assemblée, si subtil que soit leur dosage, n'ont pu tenir que parce que les sociétés secrètes exerçaient occultement, en usant habilement de tout le clavier des appétits économiques des individus et des groupes, le pouvoir métaphysique qui avait été abandonné par la royauté officielle. Ils n'ont pu tenir qu'en identifiant dans les consciences, par un jeu subtil d'institutions légales et de systèmes éducatifs, le politique avec l'économique. Le pouvoir proprement politique, c'est-à-dire légitimé par la connaissance de ce qu'est l'homme en soi, sur le plan métaphysique où il trouve sa définition, a continué à être exercé très

consciemment mais occultement, par les sociétés secrètes. Il est significatif que l'enseignement ésotérique de la Franc-Maçonnerie se réfère à Hiram, constructeur du Temple, et au roi Salomon :

Car c'est lui qui conduit la Sagesse et qui dirige les Sages.

Nous sommes dans sa main, nous et nos discours, et toute la prudence et le savoir-faire.

C'est lui qui m'a donné la véritable science des êtres, pour me faire connaître les structures de

l'Univers et les propriétés des éléments,

le commencement, la fin et le milieu des temps. (Sagesse).

La dissolution, l'inhibition du sens métaphysique par un consensus social exclusivement économique, a été réalisé le plus profondément en France et en Occident européen par le socialisme, mais plus profondément encore aux États-Unis où la mystique de l'argent, de la technique et du commerce s'est si bien communiquée à toute la société qu'il n'y existe pratiquement plus de classes sociales, au sens de psychologies de groupes antagonistes. Les États-Unis n'ont réalisé pleinement l'idéal démocratique, pour autant qu'une utopie puisse passer dans les faits, qu'en dissolvant totalement le sens de la « personne », entité métaphysique et non temporelle. L'intégration de l'individu dans le social s'accomplit sur le plan de l'uniformité des attitudes psychologiques dans l'usage des biens matériels. Il ne s'agit pas pour l'individu d'être une « personne », ce serait se singulariser, mais de « faire comme tout le monde ». C'est l'American way of life que l'Américain s'imagine ingénument pouvoir convenir à tous les peuples. Les nouvelles excroissances du protestantisme américain : christian-science, témoins de Jéhovah, spiritisme, qui gagnent l'Occident européen, relèvent elles-mêmes d'un désir de ressentir les émotions religieuses comme venant d'un Dieu inclus dans la matière. La démocratie ne semble avoir triomphé aux États-Unis que parce qu'on n'y a plus de recherche sur la question de savoir ce qu'est l'homme en soi. Les dernières lueurs d'un besoin de doctrine de l'homme, vu par l'intérieur, qui subsistent en France dans le socialisme et le communisme, semblent bien éteintes aux États-Unis. Il n'y a plus que l'opinion sur la « moralité » des machines à sous ou des bidets à douche ascendante, et les cuisses des pin-up qui portent les pancartes y sont l'artillerie lourde de la propagande électorale.

En vérité, tout régime démocratique, construit par définition sur la base de l'opinion, ne peut subsister que s'il s'en débarrasse. Car l'opinion, en tant que phénomène de pensée, n'est valable que comme hypothèse de travail, n'est pleinement légitime que pour l'étude de la matière et de la physiologie. Une opinion n'est jamais absolument celle de la veille et sera différente le lendemain, elle est le centre de gravité d'une série d'impressions successives, et toujours instable pour peu que l'homme soit d'esprit logique et toujours prêt à réviser son jugement. Toujours, sauf lorsque elle s'extrapole et prend valeur d'axiome métaphysique intangible et immuable à travers les temps. Aussi toute opinion

est de gauche à sa naissance, de droite et réactionnaire par rapport à celle qui la suit. Cela est vrai et constitue un processus absolument général de l'évolution des pensées individuelles.

Processus que la dialectique matérialiste et historique prétend imposer à des groupes, à une nation et finalement au monde entier qui devrait alors se comporter comme un individu unique, comme n'étant qu'un seul corps physique, un seul corps intellectuel, un seul corps spirituel, ces trois corps n'en faisant qu'un, engendré d'un principe unique la matière. Chaque individu ne serait qu'une cellule de ce corps. Singerie du Corps mystique.

Le règne politique de l'opinion, du prétendu pouvoir du peuple, est la plus fantastique des illusions collectives de toute l'histoire, le plus grandissime tour d'illusionniste accompli par les puissances occultes avec l'assentiment des illusionnés. En réalité, l'opinion n'a jamais eu aucun pouvoir politique, sauf celui de créer le désordre. Nous avons vu que les régimes démocratiques ont pu tenir ou tiennent encore parce qu'ils dissolvent la conscience politique dans la conscience économique, en asphyxiant la vie métaphysique de l'âme sous le débordement des réactions sensibles, physiologiques et psychologiques, en procédant en somme à la « massification des peuples ». Et cela est vrai de l'américanisme aussi bien que du communisme. Par-dessus la masse, les sociétés occultes exercent le véritable pouvoir politique.

Une réaction était inévitable. Le besoin s'est fait sentir d'une économie faite pour l'homme, au nom d'une philosophie de l'homme, en Allemagne, en Italie, et même en France avec le P.S.F. issu de l'Action Française. Sous des formes différentes, mais fausses, c'était le besoin de rendre au politique sa suprématie naturelle sur l'économie. Ce fut la dictature, que tout régime d'opinion porte en lui comme un germe. A la faveur d'un grand drame social et humain, on se présente comme un sauveur, on récolte 80 à 90 % des suffrages et si les déchets sont trop embêtants, on les met en cabane ou on les passe au four crématoire. C'est simple comme le fil à couper le beurre. La méthode résout élégamment, sauf pour les suppliciés, le dilemme ou poussière d'opinions et désordre, ou opinion unique et pseudo-ordre.

La France vient de se trouver devant ce dilemme, qu'elle a résolu en se donnant un roi. Car le peuple de France a toujours eu la nostalgie de ses rois. On y joue à la royauté, mais c'est une royauté noire, comme il y a des messes noires. Son apparente indépendance cache en réalité sa dépendance des puissances économiques mondiales et occultes.

Pour résoudre ce dilemme, le communisme a franchi le Rubicon en décrétant que l'homme n'est qu'une émanation de la matière, prenant ainsi une position diamétralement opposée à celle des mystiques chrétiens, saint Ignace entre autres, qui enseignent la sainte indifférence envers les choses de la Terre.

Cette indifférence du cœur pour la raison intellectuelle n'est pas si facile qu'il peut le sembler, car cela suppose qu'on place l'amour, les valeurs du cœur, bien au-dessus des valeurs intellectuelles. C'est l'abandon de tout orgueil intellectuel et c'est terriblement difficile. Car on tombe facilement dans l'illusion que c'est par amour de la Vérité qu'on recherche la science, alors qu'en réalité la science fait

naître l'orgueil intellectuel et devient sa propre finalité. L'opinion se pare alors du titre de pensée, d'Esprit, et se soumet le cœur. Il devient obligatoire d'avoir des sentiments qui ne contredisent pas les dogmes scientifiques. d'où la prétention de « fabriquer » des sentiments qui leur soient conformes. Il s'agit réellement d'une foi, d'une religion, d'une identification du cœur et de l'intellect avec la matière. Et c'est cela qu'a codifié et réglementé la dialectique marxiste qui se présente ainsi comme théologie inversée, une anti-théologie. Elle tend à réaliser une impossible fusion de la mémoire sensible et de l'intellect et, du même coup, de la volonté qui ne peut que s'identifier à ce que réclament les lois du monde physique.

C'est l'illusion démoniaque que la Paix peut se réaliser par résorption des conflits entre la sensibilité, l'intellect et la volonté après épuisement du mouvement pendulaire de la dialectique, par aboutissement à une unité ontologique de l'âme. Mais ce ne pourrait être qu'une unité arithmétique, et non pas métaphysique et qualitative, telle que la réclame le dogme catholique de la Trinité. Ce refus de la Trinité apparente le communisme à l'Islam. L'un la nie au nom de Dieu, l'autre au nom de la Terre.

Ce qu'un catholique a peine à comprendre, c'est que ce culte des valeurs intellectuelles réclame lui aussi ses sacrifices. Le communiste qui se laisse imprégner passivement par l'enseignement de ses maîtres, veut s'intégrer à cette divinité par la participation communelle au sein de la masse, posséder la connaissance définie dogmatiquement par le bureau du Parti comme par un concile, et proclamée par le chef suprême du Parti, comme par un Pape. Lui aussi, il aime. Mais, parce que sentir, penser et aimer sont pour lui la même chose, il ne peut réaliser en son âme les conditions du dialogue entre l'Être et l'ex-ister, c'est-à-dire réaliser sa liberté intérieure et son droit à la personnalité, ce dont, du reste, il n'éprouve pas le besoin, puisque c'est la masse, l'Être social déifié qui pense pour lui, par la voix du chef suprême du Parti, agissant comme médium, comme une sorte de gardien de la permanence du dogme dans la tradition, ce qui est encore un envers des aspects correspondants de l'Église catholique.

Le catholicisme, lui aussi, demande le renoncement au jugement personnel. Lui aussi fait appel à un médium, à un gardien du dogme et de la tradition qui est le Pape. Lui aussi prêche la participation à un même corps de vérité universellement valable, mais il ne le fait que pour ce qui est au-dessus du temps, pour ce qui est véritablement immuable, pour les essences. Le communisme, au contraire, veut fixer l'infixable : le temps et l'histoire.

Dire cela, ce n'est pas être plus malin que M. de La Palice. Pourquoi tant de discours pour aboutir à ces évidences? C'est que, si l'on se contente de dire cela comme lieu commun, ce n'est pas tellement évident. Car, que voyons-nous en fait? Des communistes qui voudraient communiser les catholiques des catholiques qui voudraient canoniser le communisme, sous prétexte qu'il n'y a entre eux que des malentendus sentimentaux. Effectivement, il y a de curieuses similitudes dans les formes sentimentales des uns et des autres : même désir de découvrir en toutes choses

un centre ultime et d'y vivre, même aspiration à une synthèse cosmique et humaine, à une fin eschatologique. Même appel au renoncement à la volonté propre, à la soumission à la définition doctrinale du sommet hiérarchique. Même désir de relations communielles entre individus et groupes sociaux. Ces similitudes s'incarnent dans des institutions analogues

Séminaires et écoles de doctrine. - Confession et autocritique. - Dogmes catholiques et dogmes marxistes. Pape et chef du Parti. - De part et d'autre, même aptitude au sacrifice.

L'accord semble donc profond. L'homme a toujours aimé à aimer et à se sacrifier. Cela lui est aussi nécessaire que le pain. Il a toujours su tirer de ce pouvoir la satisfaction d'un orgueil intime et le pharisaïsme ne date pas d'hier. Le héros est toujours un être ambigu on ne sait jamais s'il agit par orgueil ou par sacrifice. Rien n'est plus trompeur que les manifestations extérieures du sentiment. La modestie extérieure peut masquer l'orgueil intérieur, et vice versa. La pureté du cœur peut être chez celui qui vote communiste, et le cœur le plus sec peut fort bien communier au Corps du Christ, par simple conformisme d'éducation et de classe sociale. Dieu seul voit les cœurs. Il y a l'histoire du bon larron et de Judas le disciple.

C'est en me posant de telles questions que j'ai été amené à juger du catholicisme, en passant par-dessus ses manifestations extérieures. Car il m'était apparu que les critères de vérité d'une doctrine ne peuvent se situer dans les manifestations extérieures du sentiment. L'homme ne vaut qualitativement que par le cœur, qui n'est nullement le sentiment. Il est parfaitement vrai aussi que l'acte intellectuel n'est pas le cœur. La puissance intellectuelle est un don de Dieu, pour le service du cœur, et rien de plus. Dieu ne nous demandera pas : « Qu'as-tu pensé ? As-tu pensé juste ? As-tu pensé de travers ? As-tu des diplômes ? » Non ! Il dira seulement : « Ouvre ton cœur, ton tabernacle. » S'il trouve de l'or, de l'argent ou simplement du fer, tout ira bien. Mais s'il n'y a rien, ça n'ira plus.

Si le communisme apparaît ainsi comme l'envers du catholicisme, « intrinsèquement pervers », il faut le comprendre dans le sens ontologique et non pas moral. Ne jugeons pas et nous ne serons pas jugés. Il faut bien distinguer les deux plans, sous peine de tomber dans deux erreurs, aussi néfastes l'une que l'autre

1° On ne voit généralement dans cette fameuse expression d'un texte pontifical que l'aspect de subversion morale, le catholicisme incarnant le Bien et le communisme le Mal, dans une opposition manichéenne. Bien et Mal sont ainsi perçus comme des entités ontologiques, alors qu'ils ne sont que des effets.

Le bien est l'effet senti, vitalement senti, par l'être créé, de l'ordre ontologique juste, et le mal est l'effet senti d'un ordre faux. On peut dire que le bien s'identifie à l'amour, lequel est l'affinité des êtres l'un pour l'autre, selon leur nature, et que le mal s'identifie à la haine, qui est la volonté de mettre obstacle au libre jeu des affinités naturelles. Ainsi le concept d'amour se suffit à lui-même et l'amour n'est pas conditionné par la haine. Au contraire, le concept de mal, de haine, est nécessairement précédé et conditionné par celui de l'amour, puisqu'il

est la volonté de mettre obstacle à l'amour. Bien et mal ne sont donc pas deux contraires, qui seraient diamétralement opposés. S'ils l'étaient, il faudrait admettre qu'ils auraient accompli chacun leur création et Dieu ne serait plus infini, puisqu'il serait limité par cela même qui le séparerait de Satan et de sa création. Cela, tout catholique un peu sérieux le sait, ce qui n'empêche pas la tentation toujours présente du manichéisme et du pharisaïsme.

Le bien et le mal, qui sont employés comme noms communs, ne sont en réalité que des adjectifs. N'étant pas des entités, ils ne peuvent évidemment pas s'incarner. Parler d'un bien, d'un mal incarné, c'est un non-sens. La personnification mythique du bien et du mal est le moteur psychologique de toute vision manichéenne. Et c'en est une de voir dans les pays marxistes l'empire temporel du mal, et dans les pays capitalistes, qu'on dit libres (?), celui du bien.

Les choses ne sont pas si simples.

2° La seconde erreur est celle des progressistes qui s'imaginent que les pays marxistes peuvent devenir catholiques tout en gardant leurs structures sociales et économiques, celles-ci s'identifiant pour eux au politique, en quoi ils sont victimes de la confusion du politique et de l'économique. Ils y voient la part de César, radicalement différente de la part de Dieu. Ils ne voient pas que ces structures sont à l'image de la conception de l'homme que se font les dirigeants politiques, officiels ou occultes, qu'elles ont des rapports d'image à objet avec les concepts marxistes de l'homme, et qu'elles sont en somme une métaphysique agie. Toute erreur politique est une erreur théologique agie dans le social.

Les progressistes ne veulent tenir compte que des bonnes dispositions du cœur, qui existent effectivement chez les communistes. Et ils ont raison tant qu'ils ne visent que des conversions individuelles. Tous les miracles s'accomplissent par le cœur. Mais ils ne voient pas que les structures marxistes ne se contentent pas d'écraser, d'étouffer la « personne », ce que le capitalisme réussit fort bien lui aussi, mais prétendent en plus la faire accéder - par descente vers le bas - à cette spiritualité renversée qu'est la mystique marxiste-léniniste.

C'est cela que signifie la dictature du prolétariat il faut que tout le monde passe par l'état d'impersonnalité spirituelle du prolétaire avant d'accéder par descente vers le bas à la foi marxiste, qui confère à nouveau la (une fausse) personnalité, comme une renaissance, mais dans un sens renversé, comme sentiment d'être une « cellule », au sens biologique, d'une humanité divinisée.

A la théandrie du Corps mystique se substitue ainsi une physico-andrie. Les progressistes voient bien que le capitalisme est un système social pervers dont les prolétaires sont victimes, mais ils ne voient pas que le communisme ne fait qu'en prendre le relais pour conduire la Révolution, commencée à la Renaissance, à ses ultimes conclusions dialectiques.

Si le communisme combat le capitalisme, il lui doit pourtant d'exister : c'est la Révolution qui se dévore elle-même. Pour l'instant, ils co-existent, on peut même dire qu'ils se conditionnent l'un l'autre. Et si l'on pouvait fouiller assez

profond dans les instances occultes qui mènent le monde, on trouverait certainement des hommes qui influencent à la fois la Russie et les États-Unis. Que conclure de tout cela ?

Rien à attendre d'aucune forme de démocratie, y compris la dictature hitlérienne ou stalinienne, ou toute autre, qui n'est que la démocratie à sa maturité. Rien à attendre d'aucune des options politiques actuelles des laïcs catholiques qui, il faut bien le dire, portent aujourd'hui toute la responsabilité de l'avenir.

S'accrocher au capitalisme occidental comme dans une forteresse pour résister au communisme, c'est une faute. Une faute, d'abord parce que dans ce combat c'est le communisme qui a l'initiative des opérations, le capitalisme étant acculé à la défensive. Ensuite parce que c'est considérer ces deux formes politiques comme des systèmes clos, alors qu'ils ont entre eux d'étroites affinités. Rejeter le communisme et garder le capitalisme, c'est rejeter le fleuve et vouloir garder sa source.

Aucun compromis doctrinal n'est pensable entre l'Église et le communisme. C'est vrai. Cependant, la dialectique matérialiste et historique étant une anti-théologie, elle pose à l'Église, comme toute hérésie, un problème d'approfondissement doctrinal. Le communisme est en ce sens un problème interne à l'Église, il est un moment de l'histoire de l'Église en son développement interne. S'il n'était pas cela, ce serait un non-sens d'espérer et de vouloir la conversion des pays marxistes.

L'Église doit prendre l'offensive doctrinale et non pas s'enfermer dans les remparts du capitalisme. Mais, cette hérésie étant plus spécifiquement une vision aberrante de l'ordre de la Création, d'ordre métaphysique et non directement théologique, elle requiert plus particulièrement l'effort des laïcs catholiques.

Il faut que l'Église réalise en vrai, par le laïcat catholique, en qui repose par nature le sacerdoce royal qui leur a été soufflé sous le nez par les sociétés occultes, ce que le communisme veut faire à l'envers, car le communisme est une tentative de réalisation, à l'envers, de la Royauté effective du Christ.

Remarquons pour finir que toute la dialectique matérialiste et historique est sous-tendue par la foi dogmatique à l'Évolution, à l'homme né de la matière, que cette doctrine s'écroule et le communisme se dissout.

L'œuvre de Teilhard de Chardin a posé ce problème au premier plan. Dans le camp catholique, fixistes et évolutionnistes sont à couteaux tirés. Eux aussi s'enferment dans un dilemme sans espoir, parce qu'ils ne posent pas les vraies questions.

à M. Étienne Gilson.
Écrit en 61 ou 62.

Je viens de lire votre série de quatre articles sur « le dialogue difficile » dans

la France catholique. Dans l'ensemble, je suis d'accord. L'infantilisme philosophique du marxisme y est fort bien mis à jour.

Ainsi donc, vous n'avez pas jugé utile de « dialoguer » avec Garaudy pour une raison sur laquelle je suis parfaitement d'accord. A savoir que, puisque marxisme et christianisme sont tous deux centrés sur une conception de l'homme qui ne peut être mise entre parenthèses, et ces deux conceptions étant radicalement opposées, le dialogue devient impossible.

Et pourtant ! N'y a-t-il pas une solution ? Vous dites fort bien que les intellectuels marxistes ne sont pas des ouvriers. J'ajoute que n'étant pas des ouvriers, ils n'ont pas pu vivre intérieurement un prétendu processus d'évolution et de mûrissement de pensée des ouvriers, selon ce que Staline, que vous citez, résume ainsi : tel genre de vie, tel genre de pensée.

Et pourrait-il en être autrement dans un contexte social qui établit une dichotomie du travail manuel et du travail intellectuel ? Les ouvriers ne pensent pas ; ils ont seulement une psychologie, des formes particulières de réactions mentales ; et la notion de « philosophie », en tant que forme de pensée qui existe « en soi », ou tout au moins se vit comme effort vers la possession du « vrai en soi », libéré des suggestions de la sensibilité, leur est totalement étrangère. Ils sont en conséquence une excellente matière première pour ceux qui pratiquent le « viol des foules », qui en connaissent la musique et savent utiliser tout le clavier des moyens sensibles en vue de déclencher les réactions psychiques et mentales dont on a besoin. Bien sûr, cette malléabilité psychique n'est pas spéciale aux prolétaires (les intellectuels » sont très largement des êtres « fabriqués »), mais elle les caractérise éminemment.

Il n'y a donc pas à proprement parler de « pensée ouvrière, ou prolétarienne », ce que prétend être le marxisme. Il y a d'une part les ouvriers, le prolétariat, et plus généralement le peuple, et d'autre part des penseurs, des intellectuels, qui ont entrepris de leur faire avaler la praxis d'un certain système philosophique qu'ils ont pondé.

Le prolétariat, le peuple, ou plutôt le « populaire », éprouve des besoins, des malaises mentaux et psychologiques, liés à des carences de jouissance matérielle, intellectuelle et spirituelle, mais il est incapable de les exprimer clairement en langage logique. Il ne peut que la révolte aveugle et inorganisée (et encore faut-il qu'elle soit déclenchée par des meneurs), c'est-à-dire des gens dont l'esprit s'éveille déjà et prennent conscience qu'ils doivent, pour être de vrais hommes, refuser ce consentement obscur et amorphe à n'être que des instruments sociaux utilisés par les classes dirigeantes. L'anarchie, qui ne demande qu'un minimum d'élaboration intellectuelle, est la forme la plus spontanée de la révolte du prolétariat. Le marxisme, lui, n'est nullement spontané, il est éminemment une production intellectuelle qui, en professant que la matière est la source de tous les êtres, l'être en soi, ne peut trouver, pour appliquer sa praxis, une meilleure matière première que le prolétariat en proie aux impressions et aux besoins physiques.

Tel genre de vie, tel genre de pensée. Mais, autres sont ceux qui vivent, autres ceux qui pensent.

Ceux qui pensent, au sens le plus fort du terme, c'est-à-dire ceux chez qui l'acte d'intellection a acquis son autonomie en se libérant de ce que lui dictent les impressions et les suggestions de la part sensible, se découvrent la fonction naturelle d'éducateur. C'est normal, et c'est aussi « une métamorphose spirituelle de l'homme » que le marxisme se propose, à cela près que les principes en sont faux et qu'il ne s'agit en réalité que d'une métamorphose psychique.

Tel genre de vie, tel genre de pensée. » C'est vrai à un détail près : c'est qu'une pensée qui est le produit, le résultat, la sécrétion du genre de vie n'est pas à proprement parler une pensée, mais seulement une opinion. En ce sens il y a bien une opinion du prolétariat, ou plutôt une dominante statistique dans les opinions individuelles des prolétaires, tout aussi bien qu'une opinion bourgeoise, ou aristocratique. Il convient de réserver le nom de « pensée » à l'acte de l'intellect qui a atteint son autonomie, a coupé le cordon ombilical qui le reliait au genre de vie, renversant ainsi les rôles. D'objet informé par le genre de vie, l'intellect devient sujet acteur informant le genre de vie.

Staline, que vous citez, nous dit « S'il est vrai que la nature, l'être, le monde matériel est la donnée première, tandis que la conscience, la pensée est la donnée seconde, dérivée; s'il est vrai que le monde matériel est une réalité objective existant indépendamment de la conscience des hommes, tandis que la conscience est un reflet de cette réalité objective, il suit de là que la vie matérielle de la société, son état, est également la donnée première tandis que sa vie spirituelle est une donnée seconde, dérivée; que la vie matérielle de la société est une réalité objective existant indépendamment de la volonté de l'homme ».

Ainsi donc, Staline renverse les rôles. D'objet fabriqué, il décide de devenir sujet fabricant. Et il peut bien nous dire que la vie matérielle de la société existe indépendamment de la volonté de l'homme, il n'en décide pas moins, lui un homme, de ce qu'elle doit être pour « fabriquer » des hommes à sa convenance. Et cela réussit dans la mesure où les hommes n'ont pas atteint l'autonomie intellectuelle.

Ce renversement des rôles, par Staline et tout dictateur en général, ne serait pas possible si le spirituel, en tant qu'essence ontologique, était issu de la matière par évolution. Car l'évolution, au sens marxiste aussi bien que teilhardien, est une conception linéaire dans le temps et irréversible.

Renversant les rôles, de fabriqué physique devenant fabricant de la spiritualité, du psychisme des autres, Staline se pose en démiurge (Staline est mort, mais cela est vrai de tout le « clergé » marxiste). Il est le dictateur à l'état pur dont les sujets ne sont que des objets à pétrir, à façonner, à fabriquer. D'où la technique du lavage de cerveau.

Ce renversement des rôles, je l'ai vécu personnellement à l'âge de 28 ans, par un événement spirituel instantané, qui m'a plongé brutalement dans le monde des essences métaphysiques. J'ai donc cessé, en un instant, d'être ouvrier, par ma morphologie psychique, sensible et intellectuelle, sans pour autant cesser de l'être par mon activité pratique. Et c'est une position

extrêmement inconfortable. N'étant plus ouvrier, au sens social et psychologique du mot, je ne suis pas non plus devenu autre chose. Je ne figure plus sur le catalogue des catégories sociales, et suis devenu partout un étranger. Ayant acquis le sens de l'universel, j'ai cru être du même coup intégré dans le catholicisme, mais je dus me rendre à l'évidence que la réalité est fort loin de l'étymologie et que le catholicisme est quelque chose de très particulier, et plein de dissonances. Je regrette particulièrement l'attitude des progressistes qui s'imaginent qu'on peut, dans le communisme, séparer la doctrine économique de la doctrine philosophique, ce que dément formellement Garaudy : « Le marxisme, comme le christianisme, ne sépare pas les problèmes sociaux et politiques des problèmes philosophiques. »

Je regrette tout autant l'attitude des intégristes manichéens pour qui le marxisme est le mal absolu et l'Église romaine le bien absolu, qui ne voient pas que le communisme est une réponse fautive à des problèmes vrais et que le réfuter laisse ces problèmes intacts. Je regrette le désarroi doctrinal qui règne jusqu'au plus haut clergé, qui a complètement perdu les pédales. A tout cela je ne peux rien, que constater.